

Analyses d'ouvrages

CÉLINE Louis Ferdinand - *Lettres à Henri Mondor*, nrf, Gallimard, Paris, 2013.

Les manuscrits et lettres de Céline ont disparu dans l'incendie à Meudon de son pavillon en 1968. L'intérêt de cette correspondance récemment retrouvée par Cécile Leblanc dans le fond Henri Mondor de la bibliothèque Jacques Doucet n'en est que plus grand, car elle apporte une lumière nouvelle sur les deux protagonistes. Elles appartiennent à l'histoire de la médecine et de la littérature.

Henri Mondor, né à Saint-Cernin dans le Cantal en 1885 et mort à Paris en 1962, était fils d'instituteur-directeur d'école. Très doué, il choisit la médecine et l'internat des hôpitaux, plutôt que Normale Sup, comme Robert Debré abandonna la philosophie, dans le souci altruiste d'apporter une aide plus directement efficace à leurs semblables. Professeur de clinique chirurgicale à la Salpêtrière de 1941 à 1955, il écrivit de nombreux livres de médecine et de chirurgie, dont *Les avortements mortels* et *Diagnostics urgents* en pathologie abdominale qui ont été pour beaucoup d'entre nous une lecture vivifiante à l'opposé des sèches questions d'internat. Le regret de n'avoir pas été à Normale Sup développa sa passion d'homme de lettres. Il fut donc écrivain et ami des poètes Mallarmé et Paul Valéry, à qui il succéda à l'Académie française en 1946. Appartenant à toutes les académies, dont celle de médecine à laquelle il fut élu en 1945, à de multiples jurys littéraires, il était naturellement compatissant et ouvert à d'autres styles que le sien, élégant et sobre comme ses dessins, car il alliait au bonheur de l'écriture celui d'un graphisme minutieux. Son purisme formel ne l'empêcha pas toutefois d'être parmi les premiers à discerner chez l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit* le romancier le plus original du XX^{ème} siècle, opérant une "révolution" renouvelant le roman.

Louis Ferdinand Destouches (Courbevoie 1894-Meudon 1961) est également médecin et écrivain sous le nom de Céline. Écrivain, comme il le mentionnait en dérision, mais, parmi ceux du XX^{ème} siècle, le plus traduit et diffusé dans le monde avec Marcel Proust. Sa vision du monde est tragique comme son siècle et s'il dénonce dans des imprécations volubiles les turpitudes et atrocités humaines, il dispense sa compassion et sa générosité en soignant gratuitement les indigents. Il est anticapitaliste, anticolonialiste et anticommuniste, surtout désespéré, alors qu'Henri Mondor est son contraire, optimiste et jovial, comme me l'a garanti son disciple, notre confrère et ami Jean Natali. L'âme humaine, c'est connu, est pétrie de contradictions, mais on s'étonne que, pendant l'Occupation, Céline ait commis trois pamphlets aussi violemment antisémites et racistes. Il fut aussi nettement pronazi. À la Libération, il dut s'exiler, et fut condamné par contumace à l'indignité nationale. Défendu par Me Tixier-Vignancour, il fut amnistié au titre de grand invalide de la Grande guerre. Revenu en France, il accroche sa plaque de médecin à Meudon, et redevient médecin des pauvres. N'était-t-il pas conscient déjà de sa singularité et qu'il se vivrait en écrivain maudit, quand il consacra sa thèse de doctorat en 1924 au médecin hongrois Ignace Semmelweis qui avait découvert le mode

de transmission de l'infection puerpérale mortelle chez les accouchées et dont l'incompréhension ambiante entama la raison.

De 1950 à sa disparition en 1961 Céline adresse une quarantaine de lettres à Henri Mondor, pour obtenir un soutien, une retraite, mais, ce qui lui tient le plus à cœur, est de convaincre Gaston Gallimard de publier l'intégrale de son œuvre dans la prestigieuse collection de la Pléiade, consécration qui sera posthume en 1962. Mondor reprit un texte antérieur revu et corrigé par Céline pour la préface de l'édition de la Pléiade ; il s'y montre un lucide critique littéraire. Les lettres de Céline à Mondor ont un style, qui fait du médecin de Meudon un Rabelais de notre temps, Rabelais lui aussi médecin et écrivain. Céline invoque le grand savant, couvert de gloire "repêchant du gibet le minable pustuleux poète confrère". Ce seul passage donne le ton, la démesure célinienne. L'autodérision ajoutée à la gouaille faubourienne atteint souvent le lyrisme et secrète une truculente vertu hilarante évitant aux convenances épistolaires le risque d'une triviale flagornerie. L'outrance de Céline qui se sent toujours cerné et menacé jaillit à propos des chacals qu'Henri Mondor affronte courageusement : "vous avez mis la plume sur la plaie, lui écrit Céline, la plus hideuse plaie des Français, la médisance, le dénigrement enragé des leurs. Ah la haine ! le Français a la haine du Français ; il ne l'intéresse vraiment que lorsqu'il peut l'envoyer à la guillotine ou au poteau. Le véritable patriotisme lui manque absolument... Combien d'écrivains français ont été obligés de fuir la France ?". Si *Voyage au bout de la nuit* reçut un accueil favorable et obtint le prix Renaudot, il est vrai que *Mort à crédit* fut éreinté par la critique et, à juste titre, les odieux pamphlets. Les lettres à Henri Mondor sont écrites sur des feuilles d'ordonnance du docteur L. F. Destouches, de la faculté de médecine de Paris. Les demandes alternent avec les remerciements. Les premières observent la distance que réclame le respect, puis elles s'achèvent dans la complicité confraternelle de ces deux médecins-écrivains d'exception parvenus à la fin du Voyage.

Jacques Battin

WESTON Robert - *Medical consulting by letter in France 1665-1789*, Burlington, Ashgate, 2013.

L'auteur étudie les consultations médicales épistolaires en France aux temps modernes, et entend enrichir d'un éclairage inédit l'histoire de la médecine française à cette époque. Il propose que ces consultations, lorsqu'elles sont imprimées, le soient dans un triple but : pédagogique pour les jeunes médecins, repoussoir pour les pratiques des empiriques et charlatans, et lucratif pour les consultants.

L'auteur établit le constat intéressant de la coopération pragmatique entre les médecins et les chirurgiens contrairement à la rivalité affichée et communément admise. Ainsi, la rivalité était-elle de l'ordre de l'organisation professionnelle basée sur les prérogatives et champs d'action de chacun, le réalisme et la solidarité entre praticiens patentés l'emportant sur le terrain.

L'interrogation de l'auteur sur la place des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles en terme de progrès médical le conduit à relier l'étude des consultations épistolaires aux théories médicales et plus globalement à l'histoire de la médecine. Il constate que les prescripteurs ne suivent de façon stricte aucune théorie mais puisent dans chacune au cas par cas. L'étude des consultations lui permet de démontrer que les nouvelles théories (mécanique, chimique, le vitalisme n'étant pas cité dans le corpus de consultations) se greffent sur le modèle hippocratico-galénique. Pour autant, il remarque que les patients adhèrent plus à

la théorie des humeurs ainsi que les praticiens ordinaires. En accord avec d'autres auteurs, il estime qu'il n'y pas stagnation du progrès mais que la médecine aux temps modernes s'appuie sur des théories erronées qui s'érodent progressivement. Il souligne par ailleurs l'augmentation notable à l'époque moderne des références au système nerveux : un chapitre est consacré à l'épilepsie, ce qui lui permet de montrer la place de la notion d'hérédité et la disparition graduelle des traitements ésotériques, sans pour autant que la médecine devienne aussi rigoureuse que certains se plaisent à le penser.

La place de la perception des patients est notable, patients qui ne contestent pas les théories mais les thérapeutiques et parfois les diagnostics. Traitements et médications apparaissent comme étant acceptés pour recouvrer la santé mais plus encore pour éliminer du corps ce qui lui nuit. Lorsqu'il étudie les thérapeutiques proposées, l'auteur les regroupe en deux catégories : - celles ayant pour but d'évacuer physiquement ou chimiquement ; - celles qui visent à modifier le mode de vie. Dans les premières il constate que les saignées sont prescrites dans la moitié des cas, et sont donc loin d'être systématiques. En revanche, les lavements et purges sont préconisés dans près de 83% des consultations. Les médicaments ne sont pas prescrits isolément : bon air, alimentation, exercices, repos et mode de vie sont en seconde position, en général en deux lignes en conclusion des consultations.

Si l'ouvrage est riche on aimerait davantage de contextualisation de la médecine française à cette époque : de très nombreux exemples étayaient certes les hypothèses émises, mais il manque une vue d'ensemble, ce qui laisse trop souvent la place à des intuitions de l'auteur qui donne l'impression de découvrir le monde médical au fur et à mesure de la rédaction. Une comparaison avec les ordonnances médicales issues du colloque singulier aurait été bienvenue.

Mais c'est surtout une méthode de traitements des données qui fait défaut. Regroupés sous forme de tableaux, les proportions des différents items tant en termes de contenu que de forme constitueraient un potentiel formidable d'études ancillaires sur une base solide.

On peut regretter que la bibliographie fasse très majoritairement référence à des études d'auteurs anglo-saxons - dont la qualité des études ne saurait être contestée -, ce qui induit, bien entendu, des points de vue partiels et prive l'auteur d'études qui auraient pu enrichir sa réflexion. De petites fautes d'orthographe dans les citations en français pourraient faire craindre des contresens, mais à la lecture des interprétations cela ne semble pas avoir été le cas.

En conclusion, la recherche d'une analyse exhaustive par l'étude des relations entre les différents acteurs des consultations épistolaires, enrichie par celle des traitements rapportés aux théories médicales constitue les fondements de cet ouvrage intéressant qui ouvre la voie à de nouvelles recherches passionnantes.

Pascale Gramain

WESTON Robert - (Honorary Research Fellow at the University of Western Australia), *Medical Consulting by letter in France 1665-1789*, The History of Medicine in Context

Ouvrage tout à fait intéressant car il s'adresse à un aspect particulier de l'exercice de la médecine au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, les échanges épistolaires qui n'avaient alors jamais été explorés par les historiens. On note aussi que l'auteur est un anglophone mais qu'il a exploité un sujet original d'une façon complète et très approfondie dans la recherche des sources. Il apparaît que la médecine a souvent été l'objet d'interrogations, de conseils médicaux entre les malades, les médecins selon la hiérarchie de

l'époque. Les échanges littéraires entre ces différents personnages éclairent d'un jour nouveau la pratique de la médecine à cette époque. Elles sont aussi la traduction de l'état social et culturel de la société compte tenu de l'abondance des lettres et de la personnalité de leurs auteurs comme des célébrités parisiennes médicales ou ... de Madame de Sévigné.

2500 écrits couvrant une période de 120 ans et incluant plus de 100 médecins ont été analysés. Les manuscrits et la correspondance imprimés ont été examinés sur la période située entre la seconde moitié du XVII^{ème} siècle et la Révolution. Ils donnent une idée de la manière dont était pratiquée la médecine et ses relations avec l'extension de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique. Enfin on découvre que la hiérarchisation de la société civile était rigide mais il n'en était pas de même en médecine où le statut du malade dépendait aussi de ses titres, de sa richesse, en tout cas de son appartenance à une élite. Quant aux médecins, leur statut reposait sur leurs connaissances médicales, mais, d'une façon générale, le médecin était renommé supérieur au chirurgien, à l'apothicaire ou à la sage-femme...

L'étude est divisée en deux parties : dans la première les chapitres sont les données des textes, les données professionnelles et les bases sociales. Dans la deuxième partie les 5 chapitres permettent de se faire une idée de la perception qu'avaient les médecins sur le corps, les maladies et la santé avec les nouvelles théories. En définitive cette étude des correspondances permet d'établir un portrait large des différentes maladies dans la société française à la fin de la période moderne à travers l'analyse des expériences journalières des médecins, des chirurgiens et de leur clientèle. Elle permet de situer le corps médical et sa hiérarchisation, les théories médicales et les thérapeutiques proposées. L'auteur rappelle que le début de son étude a été sa rencontre avec un dossier traitant d'un malade français recherchant un conseil médical et le menant à une exploration à travers la France. Son ouvrage devrait conduire, selon lui, à une recherche encore plus poussée sur ce type de correspondance médicale.

Claude Gaudiot

Muses et ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud, Anthologie sous la direction d'Hugues MARCHAL, Éd. du Seuil, Paris, 2013.

Sic transit gloria mundi... L'anthologie *Muses et ptérodactyles* ouvre sur la gloire passée de Jacques Delille, en son temps célébré pour sa poésie scientifique inspirée de Buffon ou collaborative avec Cuvier, dont les funérailles avaient occasionné un émoi à l'échelle de la nation en 1813. Si l'essentiel des textes présentés provient de l'âge d'or du genre (1792-1900), le recueil balaie une large période qui va de la Grèce antique à 2009. La poésie scientifique apparaît comme un reflet à la fois socioculturel et stylistique de chaque époque sans en omettre les aspects pédagogiques (par exemple la désaffection des "vers mnémotechniques" au profit de l'expérimentation et du jugement). L'ouvrage aborde successivement les ambitions d'un genre littéraire initialement perçu comme facilitateur de vulgarisation et de mémorisation, la charge de la preuve scientifique étant laissée aux notes d'accompagnement, puis la séparation des discours, du français défiguré par les néologismes scientifiques à la poésie condamnée au flou et à la déformation de la vérité. C'est aussi l'occasion d'une mise en perspective des idées du XIX^{ème} siècle : saint-simonisme, positivisme, science, néo-religion ou déicide, remise en cause du concept de l'honnête homme face à la primauté de la science, puis des bienfaits du progrès scientifique même...

La médecine n'est pas la discipline d'élection des élans lyriques du XIX^{ème} siècle. Sont ainsi abordées l'archéologie, l'astronomie, la chimie, l'économie, les mathématiques, la physique, les sciences naturelles. Pour la médecine, les textes colligés traitent des épidémies, de l'asepsie, de la vaccination, des saignées, des charlatans, et même de la poésie employée comme médication... Chaque chapitre comprend une introduction générale, des textes dits "gros plan", sélectionnés sur le renom de leur auteur ou leur originalité, ainsi que de multiples illustrations. Les sources sont multiples (presse, manuscrit...) et la valeur littéraire variable. Certains auteurs sont anonymes ou oubliés, d'autres ont pour nom Verlaine, Flaubert, Apollinaire, Claudel, Broca, Laennec...

La question de l'influence du progrès scientifique sur la littérature se pose : les épopées du XIX^{ème} siècle doivent-elles se baser sur le microscope ou la théorie de l'atome ? Sur le fond, la poésie scientifique garde ainsi trace de controverses et d'étonnements oubliés. Elle reflète l'évolution de la stylistique au détriment de l'alexandrin et des formes définies, et le chamboulement de la hiérarchie des genres au bénéfice du prosaïque et du quotidien, du banal. La poésie scientifique s'est vue reprocher, au fil du temps, la présentation de systèmes de pensée erronés, le glissement de la diffusion de connaissances théoriques à la prescription de mesures générales d'hygiène et de conseils thérapeutiques, puis à la glorification de produits particuliers à visée commerciale, génératrice d'une production versifiée en série proche de la réclame. Le médecin ou le chercheur est un héros prométhéen, saint et martyr : Pasteur devient un Hercule, un combattant de monstres ou de l'Allemand. Ce positionnement n'empêche pas les attaques personnelles (visant par exemple Broussais et l'omniprésente saignée). Rapidement s'installe un discrédit réciproque entre activité littéraire et recherche scientifique conduisant à reporter ou à s'abstenir de publier, à recourir à un pseudonyme, à renier ce péché de jeunesse. Paradoxalement la pratique des lettres par les savants reste un marqueur social encore usité lors de polémiques entre pairs. Puis elle glisse dans le domaine de l'hommage et de la commémoration, dessinant une histoire des sciences et des découvertes. Les médecins constituent la majorité de ces poètes, le fait est ici relié à la conception de la médecine comme un art libéral, la nécessité d'adapter son discours à des savants et à sa patientèle, et aux exutoires étudiantins. Parmi les perles et l'inattendu, on trouvera : - une critique de l'homéopathie en 1854 ; - la satire de l'injection d'extraits de testicules animaux selon Brown-Séguard ; - la glorification de prothèses dentaires en ivoire d'hippopotame ; - une fausse publicité pour bandage herniaire ; - un régime anti choléra ; - des vers dits "techniques" : anatomie descriptive, memento mnémotechnique de pathologie sur le modèle d'un lexique de grec... ; - la parodie d'une guerre celtique par Laennec ; - la *Luciniade*, qui est un manifeste contre la césarienne faisant intervenir la déesse latine de l'accouchement. On citera encore René Ghil et sa tentative de versification tenant compte de l'acoustique et de la physiologie. La "logique d'épuisement des possibles" des thèmes aboutit à un comique parfois involontaire, une surenchère dans le futile et la faute de goût. Ainsi *Le Roi Sulfur, tragi-comédie dermatologique*, du psychiatre Auguste Motet, met-il en scène le combat entre d'une part les guerriers Savon noir, Hydragyre, Iodure de Potassium, et d'autre part le prince Herpès, sa reine Eczéma et Acné sa suivante. Une vision synchronique est difficile à ébaucher malgré l'existence de renvois et d'index. Le préambule proposé pour chaque texte s'avère donc indispensable pour remettre en contexte. Manquent une conclusion et une bibliographie. Les va-et-vient chronologiques sont parfois sources de confusion, sous-tendus par le conflit entre le choix d'un plan thématique et la reconstruction diachronique. Le XX^{ème} siècle sonne

le glas de la poésie didactique : “Le postulat fondateur de la poésie scientifique est inversé : la poésie ne conduit plus aux sciences par un chemin facilitant, elle les convoque pour accroître sa propre complexité”. L’irruption de l’anglais et de la représentation graphique aggrave la fracture, tout comme la méfiance à l’égard des savants. Rares sont les formes de coopération nouvelle : Kac et la génétique, Spire et le plaisir poétique analysé comme plaisir musculaire lors de la phonation...

La somme *Muses et ptérodactyles* est une histoire de la sectorisation et spécialisation des savoirs tout autant que des rapports entre science et art, scientifiques et écrivains, de la forme poétique, des derniers feux de l’épopée aux inventions graphiques et à l’émergence de la prose poétique dénuée de réel souci de transmission du savoir... annonçant Alfred Jarry et l’opacification du réel.

Anne Bourdieu

HOERNI Bernard - *Pierre Menetrier, Infections, cancers et histoire de la médecine*, préface de Pierre Thillaud, Paris, 2013, Glyphe (Société, histoire et médecine), 190 p., 17 euros.

Pierre Menetrier est un oublié de l’histoire. L’ouvrage que Bernard Hoerni lui dédie rend compte de sa vie (8 p.), de sa carrière (16 p.) et de plusieurs de ses contributions médico-scientifiques originales. Menetrier (le “nom s’écrit sans accent”), naît à Paris en 1859 et meurt à Lisieux en 1935. Seule trace qui nous reste de ce grand médecin méconnu : “son nom sera donné à une allée de la commune de Vimont dans l’arrondissement de Caen”. Le père est homme de lettres, les études du fils sont brillantes ; ses services militaires lui font obtenir la légion d’honneur. Chef de service à Tenon pendant la *Grande guerre*, Menetrier, très attaché à sa mère, reste célibataire. Elle meurt à 96 ans, deux ou trois ans ... avant son fils. Sans doute “... parce qu’il n’a pas de famille à entretenir”, Menetrier “n’est pas intéressé par une abondante clientèle”, c’est un “quasi plein temps avant la lettre ... , médecin, clinicien, anatomo-pathologiste, homme de laboratoire, chercheur et enseigneur”. Hoerni détaille les titres de Menetrier : Professeur d’histoire de la médecine à La Faculté de médecine de l’Hôtel-Dieu, membre de l’Académie de médecine, élu président de la Société médicale des Hôpitaux de Paris. Sa “carrière (est) ... ponctuée par plus de 250 publications”. On retiendra surtout trois livres majeurs : *Cancer*, Fascicule XIII du *Nouveau traité de médecine et de thérapeutique* (1908) ; *Cancer généralisé*, 2ème édition (1926) et *Cancer : formes et variétés de cancers et leur traitement*, (1927). En cancérologue averti, Bernard Hoerni détaille ces contributions : “(Menetrier) bénéficie de l’apport récent et en plein essor de la microscopie qu’il exploite sans réserve. Il va surtout apporter une contribution personnelle originale avec une vision dynamique des maladies et des lésions qui les accompagnent ... surtout pour les cancers”. Pour lui, “le cancer est un processus morbide qui comprend un très grand nombre de maladies particulières ... dont l’ensemble constitue le processus cancéreux”. Avec Delbet et Herrenschmidt, il fonde la nomenclature des cancers, à la Conférence internationale pour l’étude des cancers, à Paris, en octobre 1910. Mais sa grande découverte reste celle des états précancéreux : c’est l’idée fondamentale que des processus inflammatoires ou irritatifs chroniques, de causes diverses peuvent entraîner “des transitions graduées dont il est possible de suivre toutes les étapes”. Cette découverte majeure transparaît dans l’épreuve de titres de 1914. “Depuis 1884, écrit Menetrier, par une étude des tumeurs et cancers des différents organes, cherchant par une analyse minutieuse des lésions à en déterminer l’origine, nous avons été conduit à considérer les cancers comme

la conséquence, le dernier stade évolutif de lésions inflammatoires multiples, comme un aboutissement lésionnel intimement relié dans ses causes et sa production aux inflammations chroniques, aux hyperplasies, aux diverses sortes de tumeurs bénignes”.

Le 26 février 1886 (Menetrier a 26 ans), il présente à la Société anatomique le premier cas français d'épithélioma pavimenteux à globes épidermiques du poumon. En 1888, toujours à partir d'observations d'autopsies, il décrit ... les modifications hyperplasiques de la muqueuse gastrique dont les polyadénomes en nappes qui parfois dégénèrent en cancer. Ceci viendra appuyer sa théorie de l'origine irritative du cancer. Aujourd'hui, sous l'éponyme de *Maladie de Menetrier*, son nom reste attaché aux lésions de gastrite chronique à l'origine d'une déperdition de protéique massive. C'est méconnaître les multiples autres contributions de Menetrier dont celles des *états précancéreux*. Dans son livre, Hoerni nous en donne de nombreux exemples illustrés macro et microscopiquement. Sur ces schémas méticuleusement légendés, le spécialiste, cancérologue ou pathologiste, pourra repérer les anomalies susceptibles d'aboutir à un cancer à partir de toute une série d'états intermédiaires, ces fameux états précancéreux à propos desquels Menetrier fut si novateur.

Une autre contribution, tout aussi peu connue, de Menetrier concerne l'histoire de la médecine. On tirera profit de la lecture du long article qu'il écrivit sur "L'enseignement de l'histoire de la médecine à l'École de Santé et à la Faculté de médecine de Paris". Ce travail, publié dans le *Bulletin SFHM* 1930 : 362-386, est reproduit en fac simile. Au plan institutionnel, Menetrier s'implique plus que la plupart de ses collègues dans la *Société Française d'Histoire de la Médecine* créée en 1901 et qu'il préside en 1924-1925. En 1921, il fonde le *Musée d'Histoire de la Médecine*, annexé à la chaire. Il est l'un des quatre vice-présidents de la *Société internationale* qu'il contribue à créer. Menetrier publiera sur l'histoire des cancers, sur les vies de quelques médecins anciens et modernes ; il écrit encore une analyse historique sur "Louis XIV, ses médecins et ses historiens" ; chercheur inlassable, il découvrira dans des cartons, par hasard, un trésor historique : les notes manuscrites personnelles de Gabriel Andral Cet apport médico-historique de Menetrier n'a pourtant pas l'originalité des découvertes faites à propos des cancers et surtout des *états précancéreux*. Dans le dernier chapitre de son livre intitulé *Héritage*, Hoerni écrit : "Dans une chaire qui a connu des éclipses et bien des titulaires passagers en plus d'un siècle, (Menetrier) a enseigné l'histoire de la médecine ... de 1919 à 1931". Et Hoerni de s'étonner "que Menetrier ne nous ait pas laissé la somme qu'on pouvait attendre de lui". Cette faiblesse médico-historique relative de Menetrier, c'est, aussi, la faiblesse de l'enseignement, par les médecins, de toute une discipline en France, celle de l'histoire de la médecine. En écho à ce qu'écrit Pierre Thillaud, alors président de la Société Française d'Histoire de la Médecine, qui a préfacé le livre : "Plus que jamais le médecin à besoin de connaître l'histoire de son art", entendons les propos de Menetrier nous murmurer, plus loin, p. 137 : "Il ne semble pas ... qu'on eût songé, à cette époque, à donner une consécration effective à l'enseignement de l'histoire de la médecine". Cette absence constitue encore aujourd'hui l'une des marques de notre temps.

Du livre de Bernard Hoerni, on appréciera la recherche méthodique du cancérologue d'aujourd'hui qui a voulu explorer méticuleusement ce que fut Menetrier, ce pathologiste et cet historien de la médecine d'hier. Formulons pourtant un regret, parfois ressenti à la lecture du livre qui accumule des matériaux divers voire disparates : si l'auteur nous permet de bien appréhender les contributions de Menetrier, on a parfois plus de mal à les resituer, plus globalement, dans l'évolution générale de la pensée médico-scientifique de

l'époque. Qu'importe ! En historien appliqué à travailler l'histoire de sa discipline, Bernard Hoerni nous fait découvrir un grand médecin méconnu. En ceci réside tout l'intérêt de son livre.

Alain Lellouch

Guy DUCOURTHIAL - *Petite flore mythologique*, Paris, Belin, 2014, 245 pages, 23 euros.

Ce livre n'a pas pour propos la flore médicinale, mais la médecine y trouve sa place, et le médecin-historien y trouvera son miel. En effet dans la mythologie "les plantes médicinale occupent une place à part dans la mesure où elles constituent, pour l'essentiel, la pharmacopée de l'Antiquité, et où la tentation fut grande d'en attribuer la paternité à un dieu ou une déesse" (p. 9). Chaque entrée selon le nom français comprend le nom grec translittéré, le nom latin, le nom savant, le nom de l'espèce, suivis de la notice ; ces noms de plantes se croisent évidemment avec des noms de personnages mythologiques. Tous les articles renvoient impeccablement aux sources antiques avec des passages traduits. Ce dictionnaire alphabétique est illustré de planches en couleurs parues dans deux ouvrages de chez Belin, *Atlas des plantes de France*, de l'abbé Amédée Masclef (1858-19 ??), réédité en 1987, et *La grande flore en couleurs de Gaston Bonnier* (1853-1923), rééditée en 1990. Des index facilitent la recherche quand on sait que dans l'Antiquité telle plante a de multiples noms, ou que tel nom signale différentes plantes.

Voyons la bénéfique bétoine, objet du petit traité *De herba vettonica* : "Herbe bétoine, toi qui as été découverte par Esculape ou par le centaure Chiron, sois favorable à mes prières. Je t'implore, herbe puissante, par celui qui a donné l'ordre que tu sois créée et que tu serves à un grand nombre de remèdes".

Voyons aussi l'inquiétante jusquiame, aux surnoms multiples : *alterculum*, herbe aux querelles ; *apollinaris*, herbe d'Apollon ; *bellinuncium*, herbe du dieu celte Bellinos/Bellenus ; *calycunaria*, à calice tubulaire ; *capsilago*, qu'on rapproche de "caissal", la molaire en occitan, herbe qui soigne les maux de dents, ou encore *dentalis* ou *dentaria* ; *diosciamos*, herbe de Zeus ; *hypnoticum*, soporifique ; *insana* ou *maniopoeos*, qui rend fou ; *pythonion*, d'Apollon pythien, parce qu'elle trouble la vue ; *tifonion*, de Typhon, le monstre ; *symphoniaca*, la chanteuse, qui calme la toux.

Enfin si vous voulez choisir le sexe de votre enfant à venir, n'oubliez pas de recourir à la mercuriale : "mâle (elle) fait engendrer des garçons, femelle des filles. Ce résultat s'obtient si, aussitôt après le conception, on en boit le suc dans du vin de paille ou si l'on mange les feuilles bouillies avec de l'huile et du sel, ou crues avec du vinaigre".

Bref un livre aussi érudit que charmant.

Danielle Gourevitch

Valentina GAZZANIGA, *La medicina antica*, Carroci editore, Roma, 2014, 176 pages, 13 euros.

Valentina Gazzaniga est professeur d'histoire de la médecine à l'Istituto di storia della medicina à l'université La Sapienza de Rome. Elle a déjà une belle bibliographie à son actif, tant relativement à la Renaissance qu'à l'Antiquité ou au monde actuel, avec notamment, *Corpo e salute nel mondo antico*, *Dal giuramento ippocratico alla bioetica*, *De Urinis di Teofilo Protospatario*, *A un piede fu ferito : Medicina e chirurgia risorgimentale*. Elle complète celle-ci par un petit ouvrage à la fois très pédagogique et au courant des découvertes récentes, dont les principes sont bien résumés sur la 4ème de

couverture : l'histoire de la médecine antique, grecque et romaine, est à la fois une histoire des concepts de santé et de maladie, une histoire des pratiques thérapeutiques, une histoire de la religion, une histoire archéologique des lieux et des instruments médicaux et chirurgicaux. Une histoire du corps, de sa beauté, de ses imperfections, des épidémies, des famines. Une histoire de la souffrance, des fléaux incurables, une histoire des efforts, des succès et des échecs d'un art qui ne se sépare jamais d'une certaine vision de l'homme dans le monde, dans l'histoire et dans le mythe. Après une introduction riche et nuancée, le livre se déroule en six chapitres : Pour une histoire de la médecine antique, La médecine en Grèce, Entre la Grèce et Rome, La médecine des femmes, Miasmes, impureté et maladies pestilentielles, Etre médecin. L'auteur termine son texte (avant une belle bibliographie plurilingue - p. 159-172 - et un index des noms et des œuvres) en citant l'extraordinaire graffito griffé par la main d'un malade peu lettré sur le mur du *cubiculum* de consultation de la fameuse demeure du médecin de Rimini : *Eutychius homo bono hic habitat. Hic sunt miseri*.

On ne peut que rendre hommage au travail raffiné et délicat de l'auteur, adjectifs qui vont rarement de pair avec celui d'érudit ! Et à l'effort de la maison Carocci qui vend cet ouvrage bien édité (malheureusement non illustré) à un prix modique. On en souhaite une traduction.

Danielle Gourevitch

Sabine ARNAUD, *L'invention de l'hystérie au temps des Lumières (1670-1820)*, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2014.

Quelle était la perception de l'hystérie avant Charcot et Freud ? Le projet, ambitieux, de Sabine Arnaud, est de "partir de l'histoire de l'hystérie pour comprendre le fonctionnement du savoir entre 1670 et 1820". Son travail ne se veut "pas l'histoire d'une idée mais des écarts et détours qui ont permis sa construction" au temps des Lumières. Le thème est effectivement pertinent : si le lien entre conceptualisation et identification du trouble via l'exclusion paraît une voie d'abord judicieuse, il est toutefois loin de constituer le cœur de son propos.

Le premier chapitre est consacré aux liens entre la pathologie hystérique, ses dénominations et ses trois prismes de lecture préférentiels : la différence sexuelle, les classes sociales, la religion. La différence sexuelle est conçue en termes de sensibilité, de fragilité. L'hystérie atteint l'homme féminisé, elle est marque de prestige chez les aristocrates des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, avant d'être supplantée par l'hypochondrie. Le lien aux oisifs, aux classes sociales transparaît dans la représentation de la Révolution vue soit comme anéantissement de l'hystérie par assainissement des esprits, soit comme forme épidémique de l'affection. Dans le domaine du religieux, la question du champ de compétence du traitement de la convulsion et de l'évanouissement alimente l'enjeu de l'affirmation du rôle du médecin par rapport à l'exorciste. Le chapitre II aborde l'hystérie "comme un paradoxe qui résiste à toute tentative de définition". On y évoque "sa caractérisation comme un exercice de style et son identification comme un coup de maître". Par la destruction de l'équivalence entre signifiant et signifié, l'absence de symptôme clé, l'hystérie pousse à l'emploi de métaphores, d'images d'animaux de campagne, d'animaux mythologiques, de dieux grecs. Protée devient ainsi son deuxième nom dans les ouvrages médicaux. Puisqu'on ne sait comment la catégoriser, la maladie est identifiée à une simulation, une tromperie. Son extravagance est interprétée comme une tactique dont le patient est complice ou victime. Au fil des époques, la femme est

ainsi la proie de son utérus (XVIème) puis de son cerveau et de ses nerfs (fin du XVIIème). Diderot, en plaçant l'utérus à l'origine de sa sensibilité et de sa force, l'assimile à cet organe sans intention dépréciative. Pour Chambon de Montaux, elle cède à des idées qui l'empêchent de reprendre contrôle de son corps. Soumise à son utérus, la femme du XIXème siècle est perpétuellement inassouvie : l'hystérie devient synonyme d'incomplétude radicale, tragique.

Le chapitre III traite de l'emprunt aux genres rhétoriques à des fins de diffusion de l'information. Dans sa volonté de s'adresser aux lettrés plus qu'à ses confrères, le médecin adopte un langage littéraire et un ton courtois. Sa palette d'expression comprend dialogue, autobiographie, correspondance fictionnelle, anecdote, consultation par correspondance (l'entretien peut alors initier l'acte thérapeutique et engager la fin de la maladie par la désacralisation du diagnostic faisant ressortir la part du physiologique).

La littérature a vu dans les vapeurs un accès privilégié au fonctionnement de l'imagination, en lieu et place d'une pathologie (chapitre IV). Bien qu'elles soient également l'objet de satire, les vapeurs sont présentées comme un art, le comble du luxe, un code dont la maîtrise montre l'appartenance à la cour, jusqu'à requérir un enseignement par des maîtres en vapeurs. Néanmoins elles fondent un nouveau type de rapports entre âme et corps, où ce dernier exerce une influence sur les afflictions de l'âme, le génie et la bêtise.

Le chapitre V établit un lien avec l'avènement de la psychanalyse via le concept de temporalité. Pendant la deuxième moitié du XVIIIème siècle, les écrivains décrivent l'accès hystérique pour donner de la profondeur aux personnages et marquer les tournants du récit. C'est le format narratif qui lui donne de la cohérence par l'entremise des éléments biographiques. Sur le plan médical également, le rapport au corps devient un déchiffrement. Vers 1770-1780, la pathologie est interprétée comme reproduction d'événements marquants pour le patient, vécus ou imaginés. Le médecin ne pose pas la question de la faute mais veut endosser un rôle de guide moral. La patiente, en revanche, se caractérise par sa passivité. Le médecin se présente comme son allié, sa prétention à avoir autorité crée les conditions de la dépendance du malade envers lui-même. À la fin du XVIIIème siècle, l'hystérie est la résultante d'une histoire : par le devenir narratif elle fait entrevoir la psychanalyse plus sûrement que les thérapeutiques de Mesmer et de Puységur.

Le chapitre VI se centre sur les jeux de rôle. Le médecin s'affermi face aux chirurgiens et aux "empiriques". D'aucuns recourent abondamment, voire systématiquement, à la polémique. Ainsi Pomme, déformant sa correspondance avec Voltaire, se réapproprie l'imaginaire théologique, revendique des miracles et se présente en martyr. C'est ainsi le médecin qui met en scène un spectacle, comme dans le cas du magnétisme et du somnambulisme. Un autre renversement du statut du médecin apparaît en 1792, quand l'aristocrate se met à dépendre de lui pour fuir la Révolution dans l'abri des maisons de santé. Le discours médical de cette époque ne se réfère plus à une conception universelle de la nature humaine mais au corps de la nation. La conséquence en est une vision de l'hystérie menaçant la population dans son ensemble. Cette transformation du discours, du statut d'un médecin courtisan à celui d'un médecin citoyen se concrétise en un gain de crédibilité et d'autorité morale aux environs de 1770-1820. La vision du XVIIIème siècle d'une hystérie incarnation de la corruption des mœurs fait le lit de la figure du médecin protecteur de l'ordre public, moral et naturel, et co-acteur avec l'État de la santé de la nation. En perdant son patient d'élection, l'aristocrate, le médecin se focalise sur l'hygiénisme et les femmes dont la grossesse est mise en péril par l'hystérie. Entre début

du XVII^{ème} siècle et début du XIX^{ème}, on assiste à l'association de l'hystérie et de l'animalité, de la sensibilité excessive, des excès et enfin de l'utérus. L'organe est alors source de trouble en lui-même et non par le risque infectieux inhérent à la fermentation des liquides qu'il contiendrait, comme au XVII^{ème} siècle. Le XIX^{ème} débutant stigmatise davantage la femme : le corps malade désigne les excès, l'éloignement de la nature. La femme se voyant reconnue le rôle principal dans la génération, un discours apparaît, destiné à contrôler son mode de vie. Concomitamment l'hystérie est considérée comme une "névrose génitale" sous l'égide de Pinel en 1802. Le médecin se fait homme politique au nom du caractère social du savoir médical, et directeur de conscience au nom des relations entre âme et corps. Le développement d'autres disciplines finira par charger le terme d'autres significations. "Après 1800 la dénomination organise le savoir, la langue assigne et délimite les rôles et la pathologie".

On notera à titre de miscellanées que Shakespeare est l'un des premiers à employer le mot d'hystérie en littérature, que le terme de vapeurs a prévalu de 1689 à 1789, que Paré fait précocement un lien avec la frustration sexuelle, qu'une mauvaise transcription du *Timée* de Platon a exempté l'homme de la pathologie pendant des siècles. On rapportera que Buffon voit dans les vapeurs un trait distinctif de l'homme au même titre que la raison, la sensibilité et l'imagination, et que l'esthétique de la convulsion de Chassignon en fait un précurseur de Nietzsche et Artaud.

L'ouvrage ne relève pas de l'histoire de la médecine *stricto sensu*, mais de multiples domaines et prismes d'analyse sont abordés : littérature, théories du langage, religion, philosophie, sociologie, politique... Il est tout autant, si ce n'est plus, une revue du positionnement du médecin, de son rôle et de son statut, de l'accroissement du crédit de son art. Or la succession des conceptualisations de l'hystérie souffre d'un manque de synthèse et d'articulations chronologiques et/ou entre mouvements de pensée plus marquées. Par exemple la distinction hystérie-hypocondrie n'est pas détaillée bien qu'évoquée à plusieurs reprises dans des contextes de pensée différents. L'auteur présente une méthodologie originale basée sur l'analyse des pratiques d'écriture employées pour présenter une pathologie. À ce titre, certains passages relèvent clairement de l'analyse linguistique. L'abondance de paraphrases et de reformulations peut parfois entraver la progression et *in fine* la compréhension. Sur la forme, on déplorera l'absence d'intégration des illustrations au texte, quelques coquilles et tournures relâchées. Enfin, le problème médical majeur, la valeur diagnostique des signes et les faux positifs, n'est pas évoqué. Une réponse est suggérée dans une autre problématique : "Les nosologies s'accordent sur l'impossibilité de recenser l'ensemble des symptômes".

Anne Bourdieu

Isabelle BOEHM et Nathalie ROUSSEAU (dir.) *L'expressivité du lexique médical en Grèce et à Rome. Hommage à Françoise Skoda*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, collection Hellenica, Paris, 2014, 512 pages.

Le livre de Françoise Skoda *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien* (1988) a réussi l'exploit de franchir la barrière trop souvent élevée entre les différents champs du savoir et de s'imposer autant aux médecins-historiens qu'aux philologues : il n'est que de rappeler les récents articles de Philippe Albou dans notre revue sur la présence des animaux dans les noms des maladies. Les amis philologues et linguistes de Françoise Skoda, spécialistes des textes anciens (grecs, latins, arabes, parmi lesquels Galien se taille la part du lion avec neuf articles) ont voulu rendre hommage à l'ensemble de son œuvre consacrée au lexique scien-

tifique (médecine, et plus précisément anatomie, pathologie, chirurgie, thérapeutique, pharmacologie mais aussi botanique et zoologie). C'est donc la méthode philologique qui a dicté le plan général du regroupement de ces 31 contributions : I. principes de formation du lexique. II. Métaphore. III. Spécialisations sémantiques. IV. Variations lexicales. V. Transferts d'emplois. VI. D'une langue à l'autre. On s'instruit sur les noms des parties du corps, avec la paume de la main ; sur les âges de la vie ; sur certains états corporels : physiologiques comme la grossesse, pathologiques ou déficitaires comme la fatigue, la faim, l'insomnie, la boiterie ou l'ivresse et l'empoisonnement, mais aussi des maladies proprement dites, comme la folie et sa sœur la colère, et des traumatismes, avec les lèvres des plaies et la méthode de traitement par cautérisation. On rencontre des noms d'instruments, comme le "deltarion", et on comprend mieux les pseudo-diminutifs qui souvent les désignent. On est éclairé aussi sur les "facultés" des médicaments ; sur les simples, comme le poivre ou le pavot, mais aussi sur les noms des plantes en général et les principes de la phytonymie. Enfin les préparations pharmaceutiques ne sont pas oubliées, avec les éclegmes et certains types de collyres. Le livre est de belle présentation, avec toutefois une typographie un peu compliquée à mon goût ; la bibliographie et les index sont extrêmement utiles ; la première de couverture, en couleurs, montre Alkibios découvrant les vertus de la buglosse sur un manuscrit des *Theriaka* de Nicandre, datant du X^{ème} siècle et conservé à la Bibliothèque nationale (*Suppl. gr.* 247). Une mine d'or pour 37 euros !

Danielle Gourevitch

Michel BLONSKI, *Se nettoyer à Rome. Ile s. avant J.-C.- Ile siècle après J.-C. Pratiques et enjeux*, Le Belles Lettres, Paris, 2014.

Se nettoyer ? Mais de quoi se nettoie-t-on ? Dans quel but ? Où le fait-on, comment, avec quoi ? L'huile, les détergents, le strigile, l'eau et quoi d'autre ? Et d'ailleurs qu'est-ce que le sale ? Quelle juste présentation doit-on avoir de soi quand on est citoyen romain ? Quel est le vocabulaire de la saleté ? Et y a-t-il une ou des saletés ? Etre propre fait-il partie des devoirs du bon citoyen ? Peut-on définir l'hygiène antique ? Comment le *balneum* devient-il le lieu privilégié de l'entretien hygiénique et esthétique du citoyen-modèle ? Il y a là toute une série de question au carrefour de la linguistique, de la lexicologie, de l'anthropologie, de la sociologie, de la religion. L'auteur les pose dans l'ordre qui suit : Dire le sale. Pourquoi être propre ? Le *balneum* et sa justification. Comment se lave-t-on ? Vocabulaire et techniques. On voit donc que ce n'est pas là un livre d'histoire de la médecine, mais que la médecine est partout sous-jacente, et parfaitement présente dans le chapitre 5 : le problème de la justification médicale. Médecine hippocratique et bain. Celse : le bain comme hygiène de vie. Galien et l'utilisation médicale des facilités balnéaires à la romaine.

La présentation de cet ouvrage de la collection des "études anciennes" aux Belles Lettres reste fidèle à elle-même, ce que j'approuve en principe, mais l'excès d'austérité peut nuire, surtout quand le prix (45 euros) devient élevé ! Même le cahier de dix « visuels » en noir est blanc est sans charme. Un excellent livre de travail, mais janséniste : ne pas y mêler de plaisir !

Danielle Gourevitch